

Daniel Guimond

Agnès Maltais

Numéro 48, 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27105ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Maltais, A. (1990). Daniel Guimond. *Inter*, (48), 8–9.

Réflexions d'une féministe.
Le texte de GUIMOND présentant son installation m'intriguait et m'inquiétait à la fois.

Dans une période de débat sur la nécessité de « légiférer » sur l'avortement, la seule prise de parole masculine endosse le discours de la droite catholique privilégiant les droits du fœtus sur ceux de la femme.

Dans son communiqué nous pouvions lire : « L'enfant jamais né, l'enfant avorté, du point de vue de l'homme père », ce qui ne me laissait présager rien de bon.

Ce qui frappe d'abord en pénétrant dans l'installation de GUIMOND, c'est la noirceur. La pièce est recouverte de papier goudronné noir, de longues bandes pendent du plafond et créent une impression de fouillis. Au mur, des jets de crayonnage, graffiti révoltés et muets.

Le voilà donc cet utérus qui fait rager GUIMOND et lui fait sentir son impuissance devant le projet interrompu, (qu'on pouvait voir écrit avec du sel au milieu du plancher)...

La pièce est noire... l'odeur de farine... on étouffe. La pièce sent la révolte adolescente qui cherche le moyen de canaliser sa rage.

Les jouets de « l'enfant jamais né » sont éparpillés dans la pièce. Tous sont guerriers, violents : petits soldats, menottes, araignées... clichés de petit homme. Bien sûr l'enfant aurait été mâle.

Des chandelles nous rappellent la veillée mortuaire où l'artiste nous convie.

Même si je n'aime pas l'esthétique et les clichés, le fait qu'un homme lance son cri pour revendiquer non pas la paternité au sens judiciaire, mais le droit à la détresse, me rassure.

Les bandes de papier noir placées devant la fenêtre sont lacérées et laissent passer la lumière.

Agnès MALTAIS

M A M A L A D I E

Personne n'a dit que ce serait facile...
Ma maladie persistante a grandi à travers la nuit. Bien sûr j'ai piétiné.
Ma toxicomanie remise épongeant le temps m'a fait couvrir du terrain, déplacer ma haine... A peine un léger frémissement dans l'espace de vivre. Un petit déclic.
J'ai voyagé un peu. Je suis allé me perdre, me perdre et me retrouver...
En attendant l'héroïne dans la semi-obscurité d'une chambre comme une autre, une heure est passée, puis trois... Peut-être mille je ne me souviens pas très bien.
J'ai fouillé. J'ai tout mis sans dessus dessous. Les tiroirs renversés un peu partout en quête d'indéfini. Ce à quoi m'identifier. C'est moi... Suspect de tout.
Puis tout d'un coup j'ai trouvé les mots. Des mots... Fils conducteurs du babil infernal qu'est l'histoire approximative de ma vie. Jusque là...

Personne ne m'a dit que ce serait juste.
Du centre de mon for intérieur la bête grossit. Encombrant ma perception, ma vue. C'est comme une explosion de sens, de délires en dedans. Pas exactement comme perdre complètement le contrôle mais tout aussi ennuyeux.

Voici mon âme. Lave là si tu veux.
Mes secrets, ma honte, mes idéaux, mon espoir comme bagages perdus.
J'espère que ça te plaira.
Ce malaise ne me quitte jamais, m'a rendu malade de la vérité, malade des mensonges, écœuré des promesses, de la lueur de souvenirs exemplaires... Mais dans la rue c'est toujours la même chose.

Je suis fatigué. Ce soir je flambe.
Malade et fatigué... Je traîne un cargo dangereux et ma peur de ce dont je suis capable...

En orbite. Longeant une fine ligne bleue effacée par endroits autour d'un globe dans un cahier de l'administration pénitentiaire. Je relis mes notes.
Sans garrot, je tremble encore parfois quand je triche.
Dès la première fois que j'y ai goûté, j'étais déjà junkie. Je l'ai prise comme un toxico. Renéguant en bloc ce que fût ma vie jusque là. Je l'ai fait une fois par jour. Puis en me levant le matin, à midi. Le soir...
Jusqu'à ce qu'elle me réveille la nuit. Saleté.

L'odeur âcre de sueur dans la chambre.
Un souffle chaud comme cire me coulant sur les fesses. Harnassé à son cadroir par des sangles savamment logées. L'héroïne me laisse pour mort jusqu'à ce que prendre mon médicament ne signifie plus que ça ira mieux.

Daniel GUIMOND, Vancouver 89
Ma Maladie, extrait de la performance radio-phonique écrite et lue par Daniel GUIMOND sur les ondes de CKRL-mf le 27 avril 1990.



Photo : François BERGERON

